

Ballet
Voulez-vous danser avec moi?

Marc Beudet

Volume 3, numéro 1 (13), janvier–février 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beudet, M. (1961). Ballet : voulez-vous danser avec moi? *Liberté*, 3(1), 470–472.

LE BALLET

Voulez-vous danser avec moi?

Puisque l'heure est aux réformes, il nous paraît de toute urgence de faire entrer dans la danse (si l'on nous passe l'expression) ce parent pauvre si méprisé ici, le ballet — la télévision n'ayant pas peu contribué à entretenir ce mépris. Peu de gens se passionnant pour cet art subtil et notre élite affichant une belle indifférence à son égard, nos propos n'atteindront sans doute qu'un auditoire restreint, celui-là même qui ne suffit pas à remplir nos pauvres salles. Exception faite, bien entendu, du Forum qui loge si élégamment une ou deux grandes troupes qui viennent s'y fourvoyer à l'occasion de tournées aux États-Unis.

La plus grande confusion règne généralement dans les esprits dès qu'il s'agit du ballet que l'on associe volontiers au *ballroom*, à la danse moderne ou aux multiples formes de la danse et pour l'immense majorité, le ballet se limite aux *Sylphides*, au *Lac des Cygnes*, à *Gisèle*. Nous en sommes encore là et il semble que nous ne soyons pas prêts d'en sortir. Comment pourrait-il en être autrement puisque troupes locales ou internationales, bon an mal an, sans se lasser, nous servent ce menu digéré d'avance et qui offre toutes les garanties du succès commercial.

Quand, à la radio, à la télévision, dans les journaux, on parle *arts*, le ballet est systématiquement ignoré. Il n'existe pas. Il ne faut pas s'en étonner, les fines fleurs n'éclosent qu'en milieu propice. L'ennui, c'est que cette pauvre Terpsichore abandonnée des esprits délicats est devenue la proie de gens indignes de chausser son soulier.

Pour les amateurs qui voudraient se tenir à la fine pointe du ballet contemporain, Montréal n'est évidemment pas l'endroit rêvé. Mises à part la venue du Royal Ballet de Londres une fois tous les deux ans avec son répertoire classique-romantique et quelques rares autres visites, nous n'avons pour tout partage que les performances douteuses de nos troupes d'amateurs canadiennes, i.e. le National Ballet of Canada et les Grands Ballets Canadiens, le mot *grand* étant sûrement pris ici dans le sens d'étendue, à cause du pays, probablement, ou alors, nous n'avons pas peur des mots!

Après avoir observé pendant huit ans l'évolution du National Ballet of Canada et cinq ou six ans celle des Grands Ballets Canadiens, le temps est venu de s'interroger. Aussi longtemps que ces troupes étaient maintenues par des intérêts particuliers, il ne nous appartenait pas de nous ériger en redresseur de torts; mais là où nous devenons en droit de protester avec vigueur, c'est quand elles puisent à même les fonds publics provenant des gouvernements fédéral, provincial et municipal. A quoi rime, d'ailleurs, ce système d'octrois distribués souvent sans discernement semble-t-il, à tous

et à chacun? Ces octrois doivent, à ce qu'il paraît, récompenser une oeuvre méritoire et, par là même, encourager la création d'oeuvres nouvelles. Noble dessein qui a toute notre sympathie et dont nous n'entendons pas discuter le bien-fondé. Mais nous croyons qu'il est permis de se demander si l'oeuvre récompensée mérite ou non la récompense. Nous en arrivons donc à nous interroger sur les motifs qui ont poussé nos mécènes gouvernementaux à récompenser des troupes de ballet qui en sont encore à l'A.B.C. de la danse. Nous étions en droit d'espérer qu'à tout le moins ces octrois allaient contribuer à améliorer la qualité de ces troupes. Il n'en fut rien. Nous n'en voulons pour preuve que ces spectacles navrants mis péniblement sur pied par ces compagnies. Quelles sont donc ces compétences distributrices d'argent qui n'ont point d'oreilles, d'yeux ou simplement de bon goût et restent imperturbables devant le ridicule et l'échec de ces représentations? Incidemment, notons que certains messieurs de la critique se rendent coupables en applaudissant des deux mains et en se complaisant dans un optimisme béat.

Le bilan du National Ballet of Canada ne laisse pas d'être inquiétant. Pas une seule création en huit ans qui fasse entrevoir le moindre espoir. Pas un seul danseur ou danseuse qui ait atteint la moindre envergure.

Quant aux Grands Ballets Canadiens, la situation est encore plus affligeante. La chorégraphie que l'on y pratique ne se distigue à peu près pas de celle qui avait cours en 1880. Le plagiat, particulièrement des oeuvres de Georges Balanchine, s'étale sans vergogne et de la façon la plus honteuse, sans parler des danseurs qui ne le sont que de nom, à une ou deux exceptions près.

*
* *

Il est toujours plus facile de démolir que de proposer des solutions à des problèmes complexes. En apportant quelques suggestions, nous espérons inspirer ceux qui sont déjà payés pour l'être.

Il faut établir UNE compagnie professionnelle au standard mondial ou y renoncer. L'objection du chiffre de la population et de l'immensité du pays ou de sa jeunesse (voir les Etats-Unis) ne prévaut plus et nous en avons eu les oreilles suffisamment rebattues. Au Canada, défriche-t-on encore avec la charrue? En sommes-nous encore aux avions de type 1917? Avons-nous, oui ou non, une pile atomique? Poser la question c'est y répondre. Alors donc, nous sommes dans la course.

Quant aux danseurs, nous pourrions essayer de récupérer tous les Canadiens qui se sont exilés et compléter, s'il le faut, par des apports étrangers. Les troupes internationales ne font pas autrement et sont composées d'éléments d'origines ethniques les plus diverses. Ceci fait, cette troupe serait prête à affronter une tournée aux Etats-Unis et en Europe.

Si cet objectif s'avère irréalisable, une autre mesure, encore plus souhaitable peut-être, s'impose à notre esprit. Celle de la formation d'écoles sé-

rieuses dotées de PROFESSEURS COMPÉTENTS et ces professeurs, il faudra aller les chercher là où ils sont, peu importe où. L'on sait, pour avoir vu nos compagnies à l'épreuve, que leurs professeurs ne sont pas de taille. Les octrois de nos gouvernements devraient donc d'abord servir à former des élèves. Ensuite, on avisera sur la possibilité de fonder une troupe digne de ce nom. Et en attendant que cette troupe soit en mesure de parcourir le monde, pourquoi ne pas faire venir de New-York ou d'ailleurs des compagnies qui nous tiendraient au courant des dernières créations? Il est scandaleux de penser qu'aucune salle de Montréal n'a jamais accueilli le New York City Center Ballet, cette compagnie qui est à l'avant-garde du mouvement chorégraphique depuis les quinze dernières années.

Après ces quelques considérations, le problème n'en demeure pas moins complet. A ceux qui sont chargés de veiller au grain, d'y remédier. Ils ont du pain sur la planche.

Marc BEAUDET

(autrefois du New York City Center Ballet)

CALOMNIE OU MÉDISANCE ?

Bien des fidèles, ne se croyant pas dans les cadres mêmes de l'Église mais devant l'Église hiérarchique, auraient pu trouver dans une croisade des vocations un prétexte pour les prêtres d'assurer leur domination sur une province où circule déjà la calomnie affreuse de "province conduite par des prêtres".

GÉRARD LALONDE, ptre,

LA PRESSE, 4 février 1961